

LITTÉRATURE

Paysages autour de ma chambre : Willem van Toorn

La tradition artistique espagnole a le tragique de la supplication, fouillant l'âme dans son dépouillement primitif, sa solitude désespérément féconde, tandis que s'égrènent successivement les *nada* de Jean de la Croix et jaillit la finitude étalée sur les toiles du Greco, de Zurbarán ou de Goya. Au contraire, les poètes d'expression néerlandaise semblent voyager au centre de leur chambre, pour reprendre une expression de l'écrivain français Xavier de Maistre, dans l'insignifiance d'un quotidien en perpétuel bourgeonnement. Ils placent le tragique dans une légèreté qui épouse la terre, le ciel et chaque paysage.

Le poète néerlandais Willem van Toorn (° 1935) s'inscrit dans cette tradition, traversant le monde sans donner l'impression de quitter sa demeure. Il accueille l'infiniment petit, le pépiement d'un oiseau, l'irruption de la brise, le froissement d'un rideau, dans le creux de ses vers. Il est l'hôte des écrivains, des poètes C.O. Jellema (1936-2003) et Herman De Coninck (1944-1997), ou encore de Franz Kafka qu'il a traduit. L'anthologie publiée par L'Arbre de Diane dans sa jeune collection «Soleil du Nord» porte la trace de cette

hospitalité jusque dans son titre: *Une cage à la recherche d'un oiseau*, du nom d'un cycle de poèmes publiés par Willem van Toorn en 1991, est directement emprunté à l'écrivain pragois.

Cette anthologie, œuvre de Benno Barnard, Daniel Cunin et Ineke Holzhaus, traverse près de cinquante-cinq ans d'écriture. Le choix des poèmes fut dicté par une idée fondamentale: le poème est «l'endroit où l'existence se trouve capturée, en partie domptée par le moyen de la langue». Il n'est dès lors pas étonnant que l'un des vocables qui reviennent le plus souvent soit «mot», auquel s'ajoutent ceux de «lettre», «page», «livre», «poème», «écrit»...

Willem van Toorn est l'hôte des mots, ou plus précisément de toute réalité susceptible d'être accueillie dans un corps scripturaire qui devient cage poétique, lieu où l'éphémère ne peut mourir définitivement: «Afin que jamais tu ne périsses / je te mets dans le poème [...] visage penché avec attention / sur les mots. Je te mets / en vers noir sur blanc songe».

Willem van Toorn a cette particularité de fouler la terre - Sienne, Rotterdam, Prague, Héraklion, Montailou - sans paraître quitter le pas de sa «porte» ou le rebord de sa «fenêtre», deux termes régulièrement présents dans la sélection de poèmes, comme frontières entre l'intériorité secrète et l'ouverture au monde. Le poète se place dans l'entrebâillement de ces deux espaces, qui devient celui des vers. Il est celui qui contemple et



Vincent Van Gogh

*Champ de blé aux corbeaux, 1890, détail,
Van Gogh Museum, Amsterdam.*

celui qui reçoit, le pèlerin et le réceptacle.
Les nombreux chemins, sentiers, routes qu'il emprunte, les oiseaux qu'il ne cesse de croiser dans ses pérégrinations, sont autant de traversées poétiques et intimes: les paysages immenses sont tous contenus dans l'humble demeure du poème. Ils n'ont d'existence pérenne que dans la mesure où un foyer artistique est capable de les recevoir.
Le «paysage», dont nous trouvons une dizaine d'occurrences dans le recueil, se présente comme une obsession existentielle, une terre sacrée que l'être humain ne peut fouler qu'avec respect et vénération: *noli me tangere* – «ne me touche pas», dit Jésus à Marie de Magdala au matin de la résurrection, l'invitant à un toucher autre, qui ne soit pas d'abord une conquête, une possession, voire une domination. «*Noli me tangere*», s'écrie à son tour Willem van Toorn, devant une nature putrescible, qu'on ne peut qu'effleurer avec discrétion et parcimonie de peur de la détruire: «Mon garçon», dit-il et tout au fond de la serre / moite il m'apprend à caresser d'un seul doigt / le mimosa pudique. Et qu'à trop répéter / pareil geste on risque de tuer l'émotion». Car «*Noli me tangere*» désigne encore, depuis le Moyen Âge, un ulcère qui ne cicatrise pas. L'omniprésence de la «main» de l'homme dans les vers du poète néerlandais est souvent synonyme de destruction irréparable - tant de la nature que de l'émerveillement humain. L'angoisse du paysage dévasté obsède Willem van Toorn; le poème se fait alors le tabernacle de la création déchue. Le poète continue de veiller: il est le gardien de la pérennité des êtres et des choses. Le recueil s'ouvre par le «silence» et la «peur»; il s'achève par le «jeu» et le «rire». Cinquante ans ont passé: la poésie ne périt pas.

Pierre Monastier

WILLEM VAN TOORN, *Une cage à la recherche d'un oiseau*, anthologie composée par Benno Barnard, Daniel Cunin et Ineke Holzhaus, traduit du néerlandais par Daniel Cunin, collection «Soleil du Nord», L'Arbre de Diane, Boitsfort, 2016 (ISBN 978 2 930822 05 1).